

LES FORMES DES PROPOSITIONS CONDITIONNELLES DANS LE GREC DU MOYEN-ÂGE

Pendant leur développement depuis l'âge classique jusqu'aux temps modernes, les propositions conditionnelles ont assez changé de forme. Au lieu des quatre types bien connus des périodes hypothétiques du grec classique, le grec moderne n'en connaît que trois: le cas réel, le cas irréel et le cas éventuel; comme autrefois, on connaît aujourd'hui aussi des périodes combinées, où la protasse et l'apodose n'appartiennent pas au même type. Les causes des changements qui se sont produits au cours des siècles sont: la disparition de l'optatif, l'unification formelle de l'indicatif et du subjonctif, la disparition de quelques particules, le remplacement des négations anciennes par des nouvelles, etc. La langue cherche des moyens nouveaux et, après de longs efforts, elle les trouve peu à peu.

Déjà St. Psaltes s'occupe de ce processus intéressant¹⁾. Il étudie les particules *ἀνίσως*, *ἄν εἴναι καί* et *νά*, usitées dans les propositions hypothétiques du grec médiéval et moderne, les conditionnels périphrastiques *ἢθελον* + infinitif et *εἴχον* + infinitif, l'usage de la particule *θά* et les raisons par lesquelles l'aoriste ne peut plus être employé dans ces propositions. Pour obtenir une idée plus complète du développement et des changements des propositions conditionnelles, il faudrait cependant éclaircir encore quelques phénomènes et donner encore une réponse à certaines questions. Le but de mon article est donc de compléter les résultats déjà obtenus et d'en trouver de nouveaux. En même temps, je voudrais toucher aussi les propositions qui sont de quelque manière apparentées aux propositions conditionnelles et que Psaltes n'a pas étudiées. Ce sont les propositions concessives, les propositions relatives-hypothétiques et, en partie, les interrogations indirectes²⁾.

¹⁾ Dans son article *Περὶ τῶν ὑποθετικῶν λόγων ἐν τῇ Μέσῃ καὶ Νεωτέρᾳ Ἑλληνικῇ*, publié dans le *Λεξικογραφικὸν Ἀρχεῖον τῆς Μέσης καὶ Νέας Ἑλληνικῆς*, V (1918), 40 ss.

²⁾ Pour documenter cette étude, j'ai dépouillé les œuvres suivantes: Moschos = Le *Préspirituel* de Jean Moschos (éd. Migne, Patrologia Graeca, t. 87 c); Leont. Ioann. = Leontios' von Neapolis Leben des hl. Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien, éd. Gelzer, Freiburg i. Br. u. Lpz. 1893; Dig. Akr. = *Βασίλειος Διγενῆς Ἀκρίτας*, éd. 'Αντ. Μηλιαράκη, 'Αθῆναι 1881; Chron. Mor. = *Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, éd. ΙΙ, ΙΙ. Καλονάρου, 'Αθῆναι 1940; Chans. pop. = *Chansons populaires grecques des XV^e et XVI^e siècles*, éd. Pernot, Paris 1931; 'Αλφά-

1° LES PARTICULES

La particule classique *εἰ* doit disparaître, étant trop brève et phonétiquement peu caractérisée, surtout quand cette diphongue devient équivalente au son *i*. La particule *ἐάν* est la plus proche et prend sa place. Ce changement est d'autant plus facile que la langue commence assez tôt à mélanger le type réel et le type éventuel à cause de la confusion phonétique de l'indicatif et du subjonctif. Dans les textes des papyrus ptolémaïques, la construction *ἐάν* + indicatif ne se trouve que dans les locutions *ἐάν δεῖ* et *ἐάν φαίνεται*, dont les exemples apparaissent peu nombreux en comparaison avec ceux de *ἐάν δέηται* et *ἐάν φαίνεται*. Plus fréquents deviennent les exemples de *ἐάν* avec l'indicatif présent d'autres verbes seulement à partir du 2^e siècle de n. è.³⁾. Aussi voyons-nous, dans le Nouveau Testament, la construction *εἰ* avec l'indicatif céder la place à celle de *ἐάν* avec le subjonctif⁴⁾. Plus tard, chez nos auteurs du vieux moyen-âge, on peut observer comment ce processus continue à se développer lentement. Chez Moschos et Léontios, cependant, la plupart des propositions conditionnelles qu'on doit classer entre les cas réels sont introduites encore par *εἰ* et exprimées à l'indicatif.

A l'époque transitoire, la variation des particules et des modes à de brefs intervalles et même dans la même période est caractéristique, sans que la valeur en soit différente. P. ex. Leont. Ioann. 36, 9 ss. *ἐάν δέ πού τις καταλαλίας ἀπήρξατο, τοῦτον εύφωνος δὲ πάπας δι’ ἐτέρας συντυχίας ὡς σοφὸς ἀντιπεριέσπα καὶ εἰ πάλιν ἐπέμενεν, οὐδὲν τέως αὐτῷ ἔλεγεν κτλ.* Chron. Mor. 5222 ss.... *ἀν χρήζεις τὴν δουλείαν μας, | ἡμᾶς νὰ σὲ δουλέψωμεν χρόνον ἔναν σωζάτον. | Εἰ τε κι οὐ χρήζεις μας ποσῶς. . . | . . . δέομεν, παρακαλοῦμεν | νά δρίσης κτλ.*

Malgré tout, la particule *εἰ* résiste assez longtemps à la disparition complète. Dans l'ouvrage Digenis Akritas, les propositions conditionnelles du cas réel sont introduites d'habitude encore par *εἰ*, dans celles du cas irréel, on a à peu près le même nombre d'exemples ainsi de *εἰ* que de *ἐάν*, et on trouve quelques exemples de *εἰ* même dans les propositions du cas éventuel. La Chronique de Morée, qui nous est parvenue en deux versions, entre lesquelles nous supposons l'intervalle d'un siècle environ, nous offre un exemple intéressant dans le v. 2040; le manuscrit H, le plus ancien, y présente la particule *εἰ*, que l'auteur de l'autre version (conservée dans le manuscrit P) a remplacé par *ἄν*: *ἄμοσεν γάρ στὸν δρόκον του ἀπέκει οὐ μὴ μισσέψῃ, | ἔως οὗ νὰ ἐπάρη ἀπὸ σπαθίου τὸ κάστρον του Νικαίου, | κ’ εἰ μὲν ἐπάρη ἀπὸ σπαθίου, ψυχὴν μὴ ἐλεημονήσῃ* (P καὶ ἀν τὸ πάρη κτλ.). Il en est de même encore dans les vv. 1879 et 6944.

βῆτος = 'Αλφάρητος τῆς ἀγάπης, éd. W. Wagner, Lpz. 1879; Θυσία = 'Η Θυσία τοῦ 'Αβραάμ, éd. Γ. Μέγας, 'Αθῆναι 1943; Fortunatos = Μάρκου 'Αντωνίου Φωστιόλου Φορτουνάτος, éd. Στ. Εανθουδίδου, 'Αθῆναι 1922; Erotokritos = Βιτζέντζου Κορνάρου 'Ερωτόκριτος, éd. Στ. Εανθουδίδου, 'Αθῆναι; Polites = 'Εκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ 'Ελληνικοῦ λαοῦ, éd. N. Γ. Πολίτου, 'Αθῆναι 1914.

³⁾ Mayser, Gramm. der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit, II 1, p. 284.

⁴⁾ Blass — Debrunner, Gramm. des neutestamentlichen Griechisch, 9. Aufl., § 371.

Ce n'est que dans les drames crétois que la particule *εἰ* a disparu définitivement.

Avant que *εἰ* se retire de l'usage, la langue essaie de le renforcer et de lui donner de nouvelles caractéristiques. Ainsi rencontrons nous plusieurs fois dans le Digenis Akritas la forme *εἴπερ*, p. ex. dans le v. 4534 *εἴπερ* où θέλεις μοι θυνεῖν κτλ. De même encore dans les vv. 1059, 1160, 3291, 3314 et 3391. Dans le v. 4450 de la Chronique de Morée se trouve la forme *εἴτε*, sans que la proposition soit bipartite (mais on y observe une faible nuance adversative): ἐγώ νὰ ἐμπῶ εἰς φυλακήν, κι ὁ πρίγκιπας ἀς ἔβγη· | εἴτε ἔνι διὰ ἔξαγόρασιν διὰ χρήματα ὑπερπύρων, | νὰ βάλω ἐγώ τὸν τόπον μου σημάδι διὰ δηνέρια | κι ἀς πληρωθῆ ἡ ἔξαγόρασις τοῦ ἀφέντου μου τοῦ λιζίου. Pareillement encore *ibid.* vv. 4300 et 5823. L'auteur de la Chronique de Morée aime aussi à ajouter la particule *μέν* à la particule *εἰ*, sans que le sens soit adversatif du tout. Ainsi dans les vv. 3652, 3692, 6607, 6611 7572, 8143. — L'exemple de *εἰ δὲ* ισως dans *Dig. Akr.* 3352 est isolé: Εἰ δὲ ισως καὶ καθίσετε εἰς τὸ ἀλογόν του ἀπάνω, | πάλιν νὰ ἀποφύγωμεν μὴ πάντας θυνατώσῃ. Avec la particule *εἰ*, une telle locution reste une formation occasionnelle, tandis que la locution analogue avec la particule *ἄν*, c'est-à-dire *ἄντισως*, est très fréquente dans la littérature médiévale à la place du simple *ἄν*. — Enfin, je veux mentionner encore trois exemples où la particule conditionnelle est suivie et renforcée par *καὶ* qui n'a aucune autre fonction: *Chron. Mor.* 5563 Εἰ δὲ καὶ ἀνήτον ἀλλαχοῦ, νὰ εἴχεις ἐλευτερίκν κτλ. (ici on voit même que la particule *ἄν* vient renforcer l'expression *εἰ δὲ καὶ*, elle est cependant omise dans le manuscrit P); *Chans. pop.* 50, 340 κἀν νάχω ὀλπίδης καὶ χαρά, νάλπίζη ὁ λογισμός μου, | εἰδὲ καὶ μή, νὰ ξουριστῶ μακρύτατα τοῦ κόσμου et pareillement *ibid.* 118, 632, où on voit employées, pour varier, les deux sortes de particules: κι ἀν ἔν καὶ θέλεις μου κακό.. | ... | εἰδὲ καὶ θέλεις μου κακό κτλ. Ce qui concerne les exemples tirés des chansons populaires, il faut aussi tenir compte de l'analogie de *ἄν εἴναι καί* (voy. ci-dessous).

Quant à la particule *έάν*, on peut poursuivre son emploi jusqu'au poème Digenis Akritas et jusqu'à la Chronique de Morée. Longtemps avant de disparaître, elle s'emploie aussi dans les propositions conditionnelles du cas irréel. Cela peut être observé déjà chez Léontios, tandis que dans la Chronique de Morée, elle prédomine déjà, même dans les propositions du cas irréel, sur la particule *εἰ* (9 : 2).

Dans les chansons populaires et dans les drames crétois, c'est la particule *ἄν* qui l'emporte. Dans les ouvrages que j'ai dépouillés, elle apparaît pour la première fois dans Digenis Akritas. Dans les propositions du cas réel et du cas irréel, elle ne se trouve que quelquefois, mais dans celles du cas éventuel, elle apparaît dans la plupart des exemples. Ce poème ne donne pas encore d'exemples des particules combinées dont *ἄν* représente une composante. Même dans la Chronique de Morée, on ne les trouve pas. Leur usage ne s'est développé largement qu'aux 15^e—16^e siècles, surtout dans les drames crétois, mais aussi dans les chansons populaires de cette époque-là. Ces particules sont les suivantes;

a) ἀν εἰναι καί, qui se trouve dans la plupart des exemples, surtout plus tard, sous les formes abrégées ἀν ἐν καί, ἀν εἰν' καί, p. ex. Eerotokritos IV 29 s. κι ἀν ἐν κ' ἐμάς τόσο ἀρεσ τοῦ τραγουδιοῦ ἡ γλυκότη, | εἰντα λογιδέεις κ' ἡκαμε τελ κοπελλιᾶς ἡ νιότη. On pourrait tirer de nombreux exemples encore des textes de Θυσία, Fortunatos et des chansons populaires.

Si l'on regarde bien, cette particule combinée, pour laquelle Psaltes ne montre aucun intérêt spécial, n'est qu'une protase supplémentaire: au lieu d'introduire la proposition conditionnelle directement, *ἄν* est tout d'abord suivi du *v. εἶναι* et ce n'est qu'après ce verbe qu'est ajoutée paratactiquement la vraie protase. Cette locution, au commencement beaucoup plus expressive que toute autre particule, s'est constituée dans le langage populaire. Elle est une des locutions périphrastiques nombreuses et différentes pour lesquelles le grec médiéval montre une tendance très forte. Une autre tendance, très caractéristique pour le langage populaire, aide à constituer cette expression: la tendance de s'exprimer en parataxe. Car, au commencement, quand cette locution n'est pas encore une simple particule comme les autres, elle relâche assez la construction rigide de la période hypothétique.

Un exemple intéressant mais isolé de la Chronique de Morée, dans laquelle — cela doit être souligné — la particule en question ne se trouve pas encore, nous aide à comprendre mieux comment cette particule s'est constituée. Nous lisons dans les vv. 565 ss. νὰ τοῦ συντύχουν φρόνιμα τὴν πρᾶξιν καὶ τὸν βίον, | τές συμφονίες ὅπου ἔποικεν ὁ νιός του μὲ τὸν Πάπαν, | ἀντὶ ὅτι ἀρέσουν του καὶ θέλει νὰ τές στέρεξῃ. La protase prolongée ἀντὶ ὅτι ἀρέσουν του (ἀρέσουν του) est ici une formation occasionnelle, qui n'est jamais devenue une particule constante comme l'autre, constituée à la base de la parataxe.

De ce que je viens d'expliquer, il résulte que l'opinion que A. A. Papadopoulos⁵⁾ soutient sur la formation de notre particule n'est pas juste. Il est d'avis que l'expression $\delta\pi\epsilon\lambda\nu\alpha\iota$ καὶ se consolide dans cette forme après la disparition d'un complément circonstanciel de lieu qui figure primitivement dans ces locutions, comme p. ex. νομίζω διπεριελθεῖ, — διελθεῖ (c. -à-d. ἐκεῖ) καὶ θέλη etc. Contre cette explication parle, outre l'exemple cité de la Chronique de Morée, encore l'existence d'une particule apparentée, usitée dans le dialecte de l'île Imbros. Ce dialecte connaît, outre la particule ἀνέγκι ($\leq\delta\pi\epsilon\lambda\nu\alpha\iota$ καὶ), encore la particule ἀλάχους ($\leq\delta\pi\lambda\alpha\chi\eta$), p. ex. Ἀλάχους κι δὲ σ' ἀγαπῶ νὰ πάθου κι νὰ γίνου⁶⁾. Chez le v. λαγχάνω une explication à l'aide d'un complément circonstanciel serait encore plus forcée, sinon impossible. Mais, cela à part, les exemples, où un complément circonstanciel de lieu serait employé de cette manière avec l'un ou l'autre des deux verbes en question, sont trop rares, pour qu'une particule si courante puisse se développer de ces locutions.

⁵⁾ Α. Α. Παπαδοπούλου Συμβολὴ εἰς τὴν ἔρευναν τῆς Ποντικῆς διατάξεως, 'Αθηνᾶ 45 (1933), 31s.

⁶⁾ Ανδριώτη, Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ἰδιώματος τῆς Ἰμβρου. Ἀθηνᾶ 42 (1930), 170s.

Une traduction libre de la locution $\delta\nu\ \varepsilon\iota\nu\nu\iota\ \kappa\iota\iota$ serait p. ex la suivante: „s'il en est ainsi que“, „s'il est vrai que“ ou bien „s'il est possible (probable) que“. Bien sûr, cela n'est que son sens primitif, car bientôt elle devient tout à fait équivalente à un simple „si“. Mais puisqu'elle possède au commencement une telle valeur, elle ne peut introduire primitivement que des propositions du cas réel et du cas éventuel et non pas celles du cas irréel. Si l'on la trouve dans ces dernières, c'est quelque chose de secondaire, fait par analogie et, selon toute apparence, aussi quelque chose d'exceptionnel. Dans les textes que j'ai dépouillés, je n'en ai trouvé aucun exemple, mais je peux en citer un, tiré de Erofile de Hortatzis (oeuvre contemporaine de Erotokritos): I 559 ss. *'Ανεν κ' οι καλορρίζικοι τὸν κύκλον ἐμποροῦσαν | τοῦ ροιζικοῦ μὲ τὰ σχοινιά δεμένο νὰ κρατοῦσαν, [...] [...] σήμερο καλορροίζικο 'ς τὸν κόσμο πλειά μεγάλοι τὸ βασιλειό μας εἰχα πεῖ περά κανέναν ἄλλο,*

Psaltes mentionne déjà, p. 42, qu'on commence déjà à omettre la conjonction $\kappa\iota\iota$, après quoi notre locution s'use et se raccourcit encore davantage. Les exemples des formes nouvelles sont contemporains de ceux de la forme pleine.

b) $\grave{\alpha}\acute{\nu}\acute{\iota}\sigma\omega\acute{\varsigma}$. P. ex. Fortunatos III 75 s. *'Ανίσως πάλι, σὰν τὸ λές, κακοφαγῆ τοῦ φράρο, | τάσσω σου πῶς συζώντανο θέλω νὰ τόνε πάρω.* Pour l'extension de l'usage de cette particule et pour ses variantes dans différents dialectes, voy. Psaltes, o. c., p. 41 s.

Apparemment par analogie avec la particule $\delta\nu\ \varepsilon\iota\nu\nu\iota\ \kappa\iota\iota$ est faite la forme prolongée $\grave{\alpha}\acute{\nu}\acute{\iota}\sigma\omega\acute{\varsigma}\ \kappa\iota\iota$, qu'on ne peut expliquer à l'aide d'un sens primitif. Elle est employée p. ex. dans Fortunatos III 465 ss. *τὸν οὐρανὸ παρακαλῶ νὰ κάμη ἡ γῆ ν' ἀνοίξη, | στὰ βάθη τοι τὰ σκοτεινὰ κάτω νὰ μὲ ρουφήξη, | ἀνίσως καὶ ἐς τὸ πόθο σου κιαμιά ντήρησιν ἔχω.* Dans la même comédie, on la retrouve plusieurs fois (I 59, II 150, IV 5, V 310), tandis que je ne l'ai pas rencontrée ailleurs. Ce n'est que dans cette comédie que j'ai trouvé un seul exemple d'une variante de notre particule, combinée avec $\kappa\iota\iota$, c.-à-d. de la particule $\grave{\alpha}\acute{\nu}\acute{\iota}\sigma\omega\acute{\varsigma}\kappa\iota\iota$: Fortunatos I 292 s. *ἔγὼ τοὶ λέγω ἀνίσωστάς καὶ θὰ τὴ δώσῃ ἐμένα, πῶς θέλει πηγίνει, ώς πεθυμά, καλὰ εὐκαριστημένα.*

Dans le grec moderne, la particule $\grave{\alpha}\acute{\nu}\acute{\iota}\sigma\omega\acute{\varsigma}$ n'est plus en usage, mais elle s'est conservée dans le dialecte conservatif de Pontos⁷⁾. Dans ce dialecte, la particule $\delta\nu\ \varepsilon\iota\iota$ aussi s'emploie encore⁸⁾.

c) La particule $\grave{\alpha}\nu$ s'emploie au moyen-âge aussi sous la forme abrégée $\grave{\alpha}$ et sous la forme prolongée $\grave{\alpha}\acute{\nu}\acute{\epsilon}$. La première ne se trouve pas encore dans le poème Digenis Akritas et elle est encore rare dans la Chronique de Morée. Elle est cependant déjà très usuelle dans les drames crétois, surtout devant les dentales, devant σ et μ , devant les liquides et, çà et là, aussi devant quelques autres sons. — La forme $\grave{\alpha}\acute{\nu}\acute{\epsilon}$ apparaît encore un peu plus tard, c.-à-d. dans les drames crétois.

⁷⁾ *ΙΙαπαδόπουλος*, o. c., p. 29.

⁸⁾ *ibid.*

Σάν. Psaltes, p. 43, dit que cette particule a pris la place de ἀν in la Grèce septentrio-nale et en Crète, mais il ne dit rien, quand cela est arrivé. En tout cas σάν ne s'employait apparemment presque pas dans les drames crétois, car je n'en ai pas trouvé d'exemple ni dans le Sacrifice de Abraham ni dans Erotokritos. Dans la comédie Fortunatos, j'en ai cependant noté un seul: II 323s. Ὡ πόσον ἥθελε χαρῆ, πόσον ἀναγαλλάσσει | τούτη ἡ καημένη μου κοιλιά, σὰν ἥθελε χορτάσσει.

Νά. Psaltes, o. c., pp. 44 ss., étudie en détail dans quelles circonstances cette particule commence à introduire les propositions conditionnelles. D'après ses explications, νά introduisait d'abord les propositions exprimant un désir irréalisable, plus tard on l'ajoutait à l'indicatif des temps passés pour exprimer une possibilité (comme le ἀν classique), et enfin elle pouvait introduire aussi la protase des phrases conditionnelles, au commencement seulement celle du cas irréel et plus tard aussi celle du cas réel et du cas éventuel.

Ici, je voudrais compléter les constatations de Psaltes par quelques observations sur les commencements de l'usage de νά à certains degrés de ce processus. Car, j'ai constaté que l'usage de νά dans la Chronique de Morée est plus large et plus divers que Psaltes ne l'a remarqué. On ne la trouve pas seulement comme particule introductory de la deuxième partie d'une protase bipartite d'une période hypothétique⁹⁾, on peut voir aussi, dans les vv. 8531 ss., qu'elle introduit la protase entière d'une période hypothétique: Κ' ἥθελεν ποιήσει ψυχικὸν καὶ ἔπαινόν του μέγαν, | νά ὑπάντρεψε τὴν ντάμα Ζαμπέα μὲ ἔναν καβαλλάρην, | μὲ ἀνθρωπὸν εὐγενικόν, νά ἥτο τῆς τιμῆς της, | νά ἐπέθησε κ' ἐφύλαξε τὸν τόπον τοῦ Μορέως κτλ.

Dans la Chronique de Morée, on trouve aussi une protase exprimée par νά + imparfait, donc une forme de protase, qui est, d'après Psaltes¹⁰⁾, très rare dans la littérature médiévale. Un tel exemple se lit dans les vv. 6258 s.: τὸ ὄποιον πρᾶγμα μὲ ἥθελεν κολάσσει γάρ μαγάλως | ὅλα νά σου τὰ ἔγραφα εἰς τοῦτο τὸ βιβλίον. Dans le manuscrit P nous lisons, au lieu de cela: ἐὰν ὅλα νά ἔγραφα εἰς τὸ βιβλίον ἐτοῦτο.

Dans la même oeuvre, on peut trouver aussi une proposition conditionnelle du cas éventuel introduite par νά: 4755 ss. Κι: ὅποιος ἵδῃ ὅτι νά τραπῶ ἡ τίποτε δειλιάσσω, | ἐχτρὸν τὸν ἔχω τοῦ Χριστοῦ, νά μὴ με σφάξῃ εὐθέως. Νά peut donc introduire non seulement les propositions conditionnelles du cas irréel, mais en même temps déjà aussi celles du cas éventuel. Cependant, à l'époque à laquelle est écrite la Chronique de Morée, ce ne sont certainement que les commencements très incertains de cet usage, ce que nous prouve l'isolement de cet exemple d'une part, et de l'autre, le fait que l'auteur de la version plus récente transforme le commencement de la protase en ἐὰν οὐδὲν μὲ σφάξῃ. La particule νά est d'ailleurs presque rare encore dans les drames crétois et même aujourd'hui, elle n'est pas très fréquente.

⁹⁾ voy. Psaltes, o. c., p. 47.

¹⁰⁾ ibid.

Avant de conclure le chapitre sur les particules introducives, je voudrais mentionner encore la tendance du langage populaire à éviter l'hypotaxe et à s'exprimer en propositions paratactiques. De telles parataxes se trouvent aussi au lieu des périodes hypothétiques. P. ex Leont. Ioann. 84, 1 s. εἰσέλθατε ἔσω καὶ εἰσέρχομαι ή μείνατε ὅδε καὶ μένω. Il va de soi qu'on trouve beaucoup d'exemples analogues dans les chansons populaires. Je cite les suivants, notés dans la collection de Polites: 36, 1 s. Θέλετε δέντρα ἀνθήσετε, Θέλετε μηραθήτε, | 'c τὸν ἥσκιο σας δὲν κάθουμαι. 88, 8 Δὲ σὲ φοβοῦμαι, κῦρο Βοριᾶ, φυσήσῃς δὲ φυσήσῃς.

2° LES TEMPS ET LES MODES DES PROPOSITIONS CONDITIONNELLES

1) *Cas réel*. C'est l'indicatif de tous les temps qui domine ici. Rarement, on y trouve pourtant le subjonctif, malgré la valeur clairement réelle de la proposition conditionnelle en question. La cause en est la pénétration de la particule *έάν* resp. *ἄν* dans les propositions du cas réel, ce qui exerce souvent une influence sur le mode.

2) *Cas éventuel*. Excepté les particules introducives, cette catégorie des propositions conditionnelles ne change de forme non plus. C'est toujours par le subjonctif qu'est exprimée la protase et c'est le futur resp. l'impératif qu'on emploie dans l'apodose. Les deux exemples de l'optatif qu'on trouve dans le poème Digenis Akritas (III 780 et 1090) ne sont qu'une preuve de l'incertitude dans l'usage et d'une tendance exagérée à s'exprimer correctement.

3) *Cas potentiel*. A cause de la disparition de l'optatif, cette catégorie elle-même disparaît bientôt. Dans l'ouvrage de Moschos, on en trouve encore quelques exemples, mais, même ici, les périodes ne sont pas construites rigoureusement. Plus tard, nous rencontrons ces propositions exprimées par les mêmes formes que celles du cas irréel, dont la valeur leur est souvent très proche. Dans le grec d'aujourd'hui, il en est de même: les propositions du cas potentiel n'ont pas de propre forme.

4) *Cas irréel*. C'est ici que se produisent les plus grands changements; ainsi, les périodes du cas irréel ont au moyen-âge une forme bien différente de la classique.

Dans ces périodes conditionnelles se rapportant au présent, on n'emploie très longtemps que l'imparfait, tant dans la protase que dans l'apodose.

L'aoriste aussi exprime quelquefois un cas irréel du présent. Je l'ai trouvé dans la Chronique de Morée et même encore dans la collection 'Αλφάβητος τῆς ἀγάπης. P. ex. Chron. Mor. 7501 s. ὅτι ἀμαρτίαν ἀπὸ Θεοῦ καὶ ψέγος τῶν ἀνθρώπων | ἥθελα ἔχει εἰς ἐμὲν ἀν σὲ ἔλειψα ἀπὸ τοῦτο. De même encore ibid. vv. 1862, 2677 et 2693. Voici l'exemple de 'Αλφάβητος: 10, 4 s. ἀν εἰδες καὶ τὰ μέλη μου τὸ πῶς πηδοῦν καὶ φεύγουν, τὴν ὥραν νὰ λυπήθηκες, νὰ μ' ἔγραψες πιττάκιν.

Aujourd'hui, l'aoriste ne peut s'employer même plus pour exprimer un cas irréel du passé, car, dans la protase, ce n'est que l'imparfait qui exprime l'irréel, ainsi du présent que du passé. L'apodose s'exprime aujourd'hui par le conditionnel. Mais malgré tout cela, l'emploi de l'aori-

ste se maintient assez longtemps. Dans l'ouvrage de Léontios, l'aoriste est encore de règle et si l'on laisse passer les quelques siècles qui séparent cet ouvrage du poème Digenis Akritas, on s'aperçoit que l'imparfait prédomine déjà dans ce dernier et que l'aoriste est plus ou moins exceptionnel. Il se trouve p. ex dans le v. 2509 *τέθυνκεν ἀν ἔκεινος εἰ μὴ ἐγώ εύρεθην*. Dans l'apodose, il est employé encore dans le v. 1060. Aussi dans la Chronique de Morée, c'est l'aoriste qui est employé le plus rarement pour exprimer l'irréel, car l'imparfait et les diverses formes de l'irréel périphrastique y ont la priorité. Dans la protase, on le trouve dans les vv. 2673, 6673, 8532, dans l'apodose il est employé dans les vv. 4849 et 4876. Encore plus tard, dans la collection *'Αλφάβητος τῆς ἀγάπης*, nous pouvons observer, comment le langage n'emploie presque plus l'aoriste sinon comme une variante à côté des autres moyens d'expression. Ainsi dans 9, 1 ss. *"Αν ἔξερχ, ..., δτι ἐρνίστηκάς με, | δτι κι ἀν εἶχ' ἐπούλουν το, κ' ἀγόραζά σου ἀμπέλι, καὶ γώ ἥθελα ... μαυροφορέσει, | καὶ ποτὲ νὰ μὴ ἐφόρεσα παρὰ φαινόλιν μαῦρον.* Un exemple semblable se lit aussi dans 10, 10 ss. Cela à part, on le trouve dans l'apodose encore dans 72, 7, tandis que pour la protase, le seul exemple est celui de 10, 10 ss. Dans les drames crétois, on ne le rencontre plus, je n'en ai trouvé qu'un seul exemple isolé dans Erotokritos II 707: *κι ἀν ἥσυρε καὶ δαμινὴ φωνή, δὲν ἐγροικήθη, | καὶ φαινεται, ξεψύχησε μὲ δίχως νὰ φωνιάξῃ.*

A côté de l'imparfait apparaît bientôt l'emploi du conditionnel périphrastique. Une de ces formes périphrastiques est constituée par l'imparfait du verbe θέλω et par l'infinitif, p. ex. Chron. Mor. 3072 ss. *κ' εἶπεν δτι ἀν εἶχεν ὅδὸν νὰ ἀπέρασεν στὴν Δύσιν, | γουργὸν πολλὰ τὸν ἥθελεν χολιάσει γάρ καὶ θλίψει | ἀλλὰ διατὸ δύρισκετον ἐτότε εἰς τὴν Πόλιν | ὁ Βχλδουβῆνος ὁ βασιλέας κ' εἶχε τὴν ἀφεντίαν, | οὐδὲν εἶχε τὴν δύναμιν στὴν Δύσιν νὰ ἀπεράσῃ.* Voici encore un exemple de l'irréel du passé: Erotokritos V 757 s. *κι ἀν ἥθελε φχνερωθῆ ὡς ἥθεν εἰς τὴν Χώρα, | ἐκ τὴν χαρὰν ἡ Ἀρετὴ δὲν ἔζε μπλιὸ μιὰν ὡρα.* L'exemple le plus ancien d'un tel conditionnel, employé dans une principale hors de la période hypothétique, que j'ai trouvé, se lit chez Léontios: Ioann. 39, 3 πόσοι ἥθελον βάψαι τὸν ἔκυτῶν ψωμὸν εἰς τὸν ζωμόν, διὸ δίπτουσιν οἱ ἐμοὶ μάγειροι.

Psaltes traite de cette périphrase aux pp. 48 ss. Il est persuadé qu'elle est née dans le langage parlé, ce qui est certainement juste. C'est lui aussi qui constate déjà que cette locution ne s'emploie, au commencement, que dans l'apodose et plus tard seulement, aussi dans la protase. Les exemples qu'il cite pour le deuxième degré de ce développement, sont tirés déjà des poèmes de Prodromos (p. 52). Cependant, de tels exemples ne se trouvent ni dans le poème Digenis Akritas ni dans la collection dite Alphabet d'amour. Mais le texte de la Chronique de Morée nous en offre deux dans les vv. 5518 et 6276. Dans les drames crétois, notre périphrase est tout à fait usuelle.

La forme du conditionnel en question sert également à exprimer des propositions conditionnelles du cas potentiel qui, à cette époque-là, n'ont plus de forme propre (voy. ci-dessus). Ainsi, nous lisons dans la

Chronique de Morée, vv. 2816 ss.: Λοιπόν, ἀν ἥθελα λεπτῶς νὰ σὲ τὰ
ζγραψα ὅλα [...] πολλὰ ἥθέλαν βχρεθῆ ἐκεῖνοι ὅπου τὸ ἀκοῦστιν. On pour-
rait, bien sûr, facilement multiplier les exemples.

Dans le grec moderne, le conditionnel de cette forme et de cette valeur a disparu, excepté quelques restes qui se sont conservés dans quelques dialectes. Psaltes, o. c., p. 53, en mentionne quelques uns. — D'autre part, Kriaras¹¹⁾ fait la constatation intéressante que c'est déjà dans les drames crétois que notre périphrase a une valeur décidément temporelle et qu'elle peut servir, dans le dialecte crétois d'aujourd'hui, à exprimer dans la principale une répétition ou une action habituelle. La première composante ἥθελα est devenue indéclinable. — A Lesbos, la valeur de notre périphrase est également devenue temporelle¹²⁾.

Enfin, il serait intéressant de mentionner les rares passages des drames crétois, où la deuxième composante de la périphrase en question, c.-à-d. l'infinitif, présente déjà la forme moderne de νά + subjonctif. Il est vrai qu'on trouve un tel exemple déjà dans le v. 4860 de la Chronique de Morée, mais dans ce contexte-là, il faut probablement comprendre le v. θέλω dans son sens primitif de „vouloir“. Par conséquent, il ne s'y agit pas d'une vraie périphrase. La vraie périphrase à valeur de l'irréel se trouve donc dans les passages suivants: Fortunatos II 75 s. Εἴτα λογιάζεις νά 'μουνε ἐδεκεῖ τούτη τὴν ὥρα; | "Ακου, Γενερα-
λισμος ἥθελες νά 'σαι τώρα. Ibid. III 32 ss. . . τοῦτο τ' ἀξαζόμενο κορυὶ
τ' ἀντρειωμένο, | ἀπὸν στὴ μέση τῶν ἔχθρων ἀν ἥθελε σταλάρει, | . . . |
νά 'χῃ 'δεῖν ἥθελε γιαμιὰ τοι. Τούρκους νὰ γλακοῦσι κτλ. Eerotokritos
II 929 ss. καὶ τὸ πακίδι μου ἀν ἥθελε κιανεῖς νὰ μοῦ σκοτώσῃ, | 'ς ἔτοιον
καιρὸν ἀντίμεψι δὲν ἥθελκ τοῦ δώσει.

Une autre forme de conditionnel périphrastique, que Psaltes ne mentionne que brièvement¹³⁾, qui est cependant encore plus ancienne que la première, est représentée par la périphrase constituée par le v. ἔχω et l'infinitif, p. ex. Eerotokritos V 1420 . . . ἀν εἶχες πεῖ τ' ὅχι κ' ἐδά,
ἥθωπος μπλιὸ δὲν ἥμου. Dans la plupart des cas, on emploie cette péri-
phrase pour exprimer l'irréel du passé. Elle a pourtant la valeur de l'irréel
du présent chez Moschos 3004 Κούκ εἶχεις κατὰ νοῦν εὔτε τὴν κόλασιν
τὴν αἰώνιον, εὔτε τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν, ἐπεὶ οὐκ εἶχες ἀκηδᾶσαι.
Cet exemple à part, je n'en connais pas d'autre jusqu'aux drames cré-
tois, où cependant la valeur de cette périphrase est déjà temporelle
(voy. ci-dessous).

Comme la périphrase traitée ci-dessus, celle-ci aussi pouvait servir
à exprimer le potentiel, p. ex. Moschos 2888 Α πῶς γὰρ καὶ εἶχεν
γνῶναι ὅτι ἐπίσκοπος ἦν;

La locution εἶχον + infinitif avait au commencement une valeur
décidément modale. Avec cette valeur, on la trouve fréquemment chez
les auteurs byzantins, tandis que la forme elle-même, mais pas à la

¹¹⁾ Κριαρᾶς, Κριτικὰ καὶ γραμματικὰ εἰς τὸ κρητικὸν θέατρον, Byz.-neogr. Jahrbücher, XII (1935/36), 50 ss.

¹²⁾ Kretschmer, Der heutige Lesbische Dialekt verglichen mit den übrigen nordgriechischen Mundarten, Wien 1905, p. 312.

¹³⁾ p. 50 s.

valeur du conditionnel, était connue et employée déjà dans le grec classique. Plus tard, sa valeur devient temporelle et elle commence à exprimer le plus-que-parfait, tandis que la forme *ἔχω* + infinitif eut la valeur correspondante de parfait. Dans le grec d'aujourd' hui, cette périphrase a encore la même valeur, mais, ayant cette valeur de plus-que-parfait, elle peut, cela va de soi, remplir la fonction de l'irréel. Les commencements de l'emploi temporel datent du 13^e ou 14^e siècle environ ce qu'on peut observer dans la Chronique de Morée. Pour les détails sur le changement de sens et sur le problème de la date, voy. Mihevc¹⁴), p. 144 s.

Comme pour l'autre périphrase, on trouve aussi pour celle-ci des exemples où l'infinitif est exprimé à la manière du grec moderne: Fortunatos II 17 ss. "Αν εἶχε νά 'μαι ἔγώ ἐδεπά καιρὸ τὸ περασμένο, ὅντεν ὁ Τοῦρκος...|..., ἥρθε 'ς τοῦτο τὸ νησὶ δγιὰ νὰ ντεσμπαρκάρη, τάσσω σου τὸ ζιμιό, ὅτι πώς τὴ ρότταν εἶχε πάρει.

Enfin, je voudrais noter une forme insolite que j'ai trouvée dans une des chansons populaires de la collection de Polites. Il s'agit d'un conditionnel employé pour exprimer un désir irréalisable: 99, 11 Νὰ μὴ εἶχεν ήμουν βασιλιᾶς, νὰ μὴ εἶχεν ήμουν ἡγγας κτλ.

Quand la langue avait formé ces périphrases et quand leur valeur s'était stabilisée, elles s'employaient, pendant des siècles, sans différence de valeur, cette égalité s'étendant aussi aux temps passés en fonction de conditionnel. C'est pourquoi, on voit souvent ces divers moyens d'expression employés dans la même proposition et même coordonnés. P. ex. Fortunatos II 73 s. "Αν ἥθελα σταθῆ ἐδεκεῖ, γῆ ἀν εἶχα ἀκροσταλάρει, | — Τάσσω σου πώς ὁ δαίμονας ἥπεμπε νὰ σὲ πάρῃ. Ou bien dans une proposition relative-hypothétique dans Erotokritos V 964 κι ὅπου τὴν ἥθελενε 'δεῖ δὲν εἶχε τὴν γνωρίσει. Voy. aussi les exemples énumérés dans le passage où je traite de l'aoriste. — Il arrive aussi qu'un manuscrit offre une périphrase et que l'auteur d'un autre emploie l'autre périphrase. On voit ainsi que le v. 626 de Chans. pop. № 118 a la forme suivante dans le manuscrit A: "Α σοῦχα θέλει κάκητα. δὲν ἥθελα προβάλει et qu'il est conçu comme il suit dans le manuscrit V¹⁵): ἀ σου ἥθελα ἔχειν.

En fonction de l'irréel on emploie enfin aussi les périphrases qui remplacent le plus-que-parfait ancien, p. ex. Chron. Mor. 3409 ss. Εἰ μὲν ἥτον ποιήσοντα ἐδῶ ὁ Μέγας Κύρης | τὸ δύμαντζιον τοῦ ἀφέντη του... | καὶ μετὰ τοῦτο ἐβάσταξεν ἀρματα πρὸς ἐκεῖνον | . . . | ὁ νόμος γὰρ ὅρίζει τὸ κ' ἡ κρίσις ἀπαιτεῖ το, | νὰ ἥτον ἀκληρονόμητος, ou bien Chron. Mor. 4936 ss. "Ας εἶχες βάλει, δέσποτα, ἐτότε τοὺς δοξιῶτες | . . . | . . . | ἐκέρδαινές τους παρευτύς, εἶχες τοὺς νικημένους.

Dans l'apodose, le grec classique exprime la possibilité irréalisée par l'indicatif d'un temps historique accompagné de *ἄν*, tandis qu'à l'époque postclassique, on commence à omettre la particule *ἄν*. Dans les textes des papyrus ptolémaïques, on s'apperçoit de son manque encore rare-

¹⁴⁾ Mihevc, La disparition du parfait dans le grec de la basse époque, Dissertationes V. (Acad. scient. et art. Slov., classis II), Ljubljana 1959.

¹⁵⁾ A = Ambrosianus Y 89 p. sup., s. XVI, V = Vindobonensis — Codex manuscriptus theologicus Graecus CCXLIV, s. XVI.

ment¹⁶⁾), mais dans le Nouveau Testament, elle n'est plus obligatoire¹⁷⁾). Plus tard, on remarque un emploi inconstant chez les auteurs dont la langue est proche du langage parlé. Ainsi Moschos l'omet dans 3053 C, 3061 B et dans 3109 A (bis), tandis que dans la Vita Ioannis de Léontios les passages où ἂν est omis sont déjà plus nombreux que ceux où ἂν est employé. Le même état s'observe dans le poème Digenis Akritas, où l'on ne rencontre la particule en question que dans les vv. 1059 et 2509. Je parle ici, cela va de soi, des apodoses exprimées par l'indicatif d'un temps historique, car, quand on exprime la possibilité irréalisée par un irréel périphrastique, la particule ἂν est superflue.

Enfin, dans la Chronique de Morée et dans la littérature postérieure à elle, ἂν ne se trouve plus. Si l'apodose est exprimée par l'indicatif d'un temps historique, cet indicatif y apparaît seul. P. ex. Chron. Mor. 7341 s. ἐπει, ἂν ἦτον στὸν Μορέαν εἰς τὴν ἀνάπταψιν της, | ποτὲ οὐδὲν ἀπόλειπε νὰ σφάλῃ ἐκ τὰ συνήθεια. Fortunatos II 82 ss. κι ἀν ἥθελε 'σται μπορετό εἰς τὸ θυμὸν ἐκεῖνο | καὶ στὴν δργή μου νὰ βρεθῶ στὴ μέσην τῶ δαιμόνων, | ὅλους τοὶ κατασκότωνα μὲ τὴ θωριά μου μόνο κτλ. Les exemples en sont innombrables.

Dans la littérature populaire du moyen-âge, une autre particule apparaît qui remplit la même fonction que l'ἀν ancien et qu'on ajoute également à l'indicatif des temps historiques. Cependant elle n'est en aucun rapport avec ἂν. C'est la particule νά. Psaltes¹⁸⁾ voit la naissance du nouvel emploi dans les expressions du désir irréalisable, car c'est un tel désir qu'exprime νά avec l'indicatif. Quelquefois une telle expression figure comme apodose dans une période hypothétique et c'est à la base de ces cas-là que νά avec l'indicatif commence peu à peu à servir à exprimer une possibilité non réalisée dans le passé. Psaltes ne date pas les commencements de cet emploi. Les premiers exemples que je connaisse se trouvent dans la Chronique de Morée. P. ex. Chron. Mor. 5005ss. Ἀν εἰχαμεν τὸν πρίγκιπα μαδίσει ἡ πολεμήσει, | . . . | κ' ἐνίκησε με εἰς πόλεμον παρηγορίαν νὰ τὸ εἰχα. Ἀλφάβητος 10, 4 s. ἀν εἰδες καὶ τὰ μέλη μου τὸ πῶς πηδοῦν καὶ φεύγουν, τὴν ὥραν νὰ λυπήθηκες, νὰ μ' ἔγραψες πιττάκιν. Dans les drames crétois, je n'en ai pas trouvé. En grec moderne, cet emploi est également inconnu, excepté le dialecte du pays Ofis à Pontos¹⁹⁾.

3° LES NÉGATIONS

Dans les propositions conditionnelles, le grec classique emploie la négation μή. Plus tard, celle-ci cède de plus en plus sa place à la négation οὐ, resp. à οὐδέν qui est plus forte et dont la forme s'use dans le cours du temps et aboutit à la forme d'aujourd'hui: δέν.

Le premier degré de ce processus s'aperçoit déjà dans le Nouveau Testament, où le sens de l'indicatif des propositions conditionnelles du

¹⁶⁾ Mayser, o. c. II 3, p. 91.

¹⁷⁾ Blass-Debrunner, o. c., § 360, 1.

¹⁸⁾ o. c., pp. 45 ss.

¹⁹⁾ Psaltes, o. c., p. 47.

cas réel est nié par οὐ, rarement par μή. Même dans une proposition du cas irréel on trouve une fois la négation οὐ²⁰). Cependant, les auteurs byzantins Moschos et Léontios — ce dernier au moins dans la biographie de Ioannes — n'emploient que μή.

Dans les ouvrages de la littérature populaire, écrite dans la 1^{ère} moitié de notre millénaire, l'emploi des négations est très varié et très inconstant, surtout dans le poème Digenis Akritas et dans la Chronique de Morée, où on rencontre les négations μή, οὐ, οὐδέν et δέν. Dans Digenis Akritas, μή se trouve quatre fois (sur les 12 exemples des propositions conditionnelles négatives): 2 fois dans les propositions conditionnelles du cas réel et 2 fois dans celles du cas irréel. Il est toujours associé à la particule introductory εἰ. Dans toute la Chronique de Morée, il n'y en a plus que 2 exemples. En outre, μή est employé ensemble avec οὐ dans le passage de 8559 ss.: Ἐὰν οὐ μή βάλης ἀνθρωπὸν νὰ ἔνι κληρονόμος, | . . . | ἔχε τὸ εἰς πληροφορίαν, χάνεις τὸ πριγκιπάτο, tandis que dans le v. 4899, il figure dans l'expression εἰ μὴ νά au sens de „excepté si“. — Mais dans la plupart des cas, les auteurs de ces deux ouvrages emploient la négation οὐ(χ). La forme accentuée οὐδέν se rencontre aussi quelquefois dans la Chronique de Morée, tandis que Digenis Akritas nous offre même deux exemples de δέν et pas un seul de οὐδέν.

Le plus récent et le dernier exemple de la négation μή que j'ai trouvé dans les textes dépourvus de sens se lit dans le v. 340 de la chanson № 50 de la collection de Polites: . . . κὰν νάχω δλπίδα καὶ χαρά, νάλπίζη ὁ λογισμές μου, | εἰδὲ καὶ μή, νά ξουριστῶ μακρύτατα τοῦ κόσμου. Ici aussi, μή suit la particule εἰ.

Le dernier exemple de la négation οὐ se trouve dans Ἀλφάβητος 27, 7 ss. τὸν ἀγαπῶ οἶδα στυγνόν, τῆς μάχης κεντρωμένον, | κι ἀν οὐ μ' ἐκράτειν, θλίβετον, κι ἀν οὐ μὲ θώρει, ἐκαῖτον, | κι ἀν οὐ μὲ περιλάμπανε, γλυκεὰ οὐκ ἐκοιμάτον.

Les exemples cités à part, la seule négation qui domine dans ces deux textes est δέν et il en est de même dans les drames crétois. P. ex. Θυσία 123 s. πέ το καὶ σκιάς παρηγορία ἐγώ σοῦ θέλω δώσει, ἀν ἡ βουλή μου παρεμπρὸς δέν ἡμπορῆ νά σώσῃ. Erotokritos I 1669 κι ἀν δέν τοῦ κάμω θέλημα, μὲ τὴ φωτιὰ μὲ καίγει, etc.

C'est la même négation δέν qu'emploie aussi le grec moderne pour nier les propositions conditionnelles. Ce n'est que le dialecte isolé et conservatif de Pontos qui connaît encore la négation μή²¹).

4° PROPOSITIONS RELATIVES HYPOTHÉTIQUES

D'après leur sens, ces propositions sont exprimées à l'indicatif, si elles correspondent aux propositions conditionnelles du cas réel, et au subjonctif, si elles correspondent à celles du cas éventuel. Sans

²⁰) Blass — Debrunner, o. c., § 428, 1—2.

²¹) Deffner, Die Infinitive in den pontischen Dialekten und die zusammenge- setzten Zeiten im Neugriechischen. Auszug aus dem Monatsbericht der königl. Ak. d. Wiss. zu Berlin, 1877, p. 206.

tenir compte cependant de la valeur de la proposition et du mode employé, le pronom relatif qui introduit une telle proposition est quelquefois accompagné de la particule *à* et quelquefois il ne l'est pas. De ce point de vue, nous pouvons classer tous les exemples en 3 groupes:

a) Dans tous les textes dépouillés, j'ai noté le plus grand nombre d'exemples des propositions relatives-hypothétiques introduites par le pronom relatif + la conjonction *καὶ* + la particule *ἄν*. P. ex. Chron. Mor. 3788 ss. *Καὶ πάλε ἀν χάσης τίποτε ἀπὸ τὰ πεζικά σου, | . . . | πάλε φουσσᾶτα οὐ λείπουν σε, νὰ ἔχης ὅσα κι ἀν Θέλης. Θυσία 61* "Επαρ", Θεέ, τὸν 'Αβραὰμ μ' ὅ, τι κι ἀν ἀφεντεύη. Eerotokritos V 1501 s. *Τὰ 'πασι, τὰ μιλήσασι, κ' εἰς ὅ τι κι ἀν ἔγινη, | κικνεῖς δὲν ξεύρει νὰ τὸ πῆ, μόνο οἱ δυό ντως κεῖνοι.*

Dans un passage, j'ai trouvé à la place de ἀν the forme prolongée ἀντε that l'auteur a employée dans cette catégorie de propositions apparemment par analogie avec les propositions conditionnelles dans les- quelles les formes ἀν and ἀντε are équivalentes comme particules intro- ductives. C'est le passage suivant: Θυτία 617 Δὲν ἔναι μπλιὸ μετανι- ωμὸς εἰς ὅ, τι κτ ἀντε κάμω. — Plus nombreux sont cependant le- passages où la place de ἀν est occupée par la forme ἀ. P. ex. Fortunatos III 332 s. μὰ τάσσω σου ἀλλη ἄρα, | ὅσκ καὶ ἀ σοῦ χρειάζουνς ται καὶ πῆς μου, νὰ σοῦ δώσω. Tous les exemples de ce dernier emploi appartiennent aux drames crétois.

b) Le deuxième groupe, en ce qui concerne le nombre d'exemples, est représenté par les propositions relatives-hypothétiques introduites par le pronom relatif sans ἅν, même quand une telle proposition correspond à une proposition conditionnelle du cas éventuel ou bien qu'elle exprime une répétition ou un cas général. P. ex. Ἐλφάβητος 70, 1s. Ὁπου ἀγαπήσω, θλίβομαι, κι ὅπου ποθῶ, λυποῦμαι, | κι ὅπου ρίξω τὸ βλέμμα μου, ἔνε πικριὰ 'ς ἐμένα. J'en pourrais énumérer des exemples tirés du poème Digenis Akritas, de la Chronique de Morée et des chansons populaires médiévales. Les drames crétois n'en offrent pas, excepté le passage de Θυσία 819.

c) Pour le troisième groupe, représenté par les propositions relatives-hypothétiques introduites par un pronom relatif accompagné de *ἀν*, il n'y a presque pas d'exemples. En voici un: Dig. Akr. III 726 s. Μετὰ γαστῆς, αὐθέντα, ὅπου κελεύης ἔχουμαι, ὅπου ἀν θέλης, πάμε.

Plusieurs fois, on rencontre des passages où deux formes différentes sont employées dans la même proposition l'une à côté de l'autre. P. ex. Erotokritos IV 1929 s. ou Chans. pop. 31, 258.

5° PROPOSITIONS CONCESSIVES.

Dans toute la littérature que j'ai dépouillée, l'expression *καὶ ἐν* dans ses différentes variantes est la particule introductory la plus fréquente. *Καὶ ἐν* s'est contaminé en *καὶ* et il introduit une proposition concessive dans Dig. Akr. X 4430.

Dans la comédie *Fortunatos*, j'ai noté deux exemples de la particule ἀνίσως καὶ; *Interm.* III 133 ἀνίσως κ' εἶναι βασιλίδς τὸ σφάλμα του ἀς παιδέψῃ et *ibid.* III 161.

Le poème *Digenis Akritas* offre trois exemples de la particule εἰ καὶ: VI 2766, VII 3465 et 3565. Dans la même oeuvre, εἰ seul introduit une proposition concessive dans X 4373 ss. Εἰ γάρ ἀνδρεῖος γέγονεν . . . | . . . | . . . | ἀλλ' οὖν εἰσῆλθεν ἐν αὐτῷ τὸ τοῦ θανάτου τέλος. Εἴπερ a la même fonction dans III 1019. La Chronique de Morée offre deux exemples de εἴτε employé avec la même valeur dans les vv. 2639 et 9049.

Comme εἰ et εἴπερ qui viennent d'être mentionnés, ἀν et νά à eux seuls peuvent introduire des propositions concessives. J'en ai noté des exemples dans *Erotokritos* IV 423 (ἀν) et *ibid.* V 741 (νά).

L'expression ἀν κι ἀν est employée en fonction de particule concessive dans *Fortunatos* IV 138 s. Φελοῦσινε συχνιά | (sc. τὰ ἄρματα), γιατὶ ἐκεῖνοι ἀπὸν τὰ βαστοῦσι, | κι κι ἀ δὲν ἔχου καὶ καρδιά, τοὺς ἄλλους φοβερίζου. Dans les autres cas, c'est une particule conditionnelle, qui est aujourd' hui encore en usage dans le dialecte de Pontos; là, elle peut avoir, sa valeur conditionnelle à part, aussi une valeur adhortative²²⁾.

L'auteur de *Erotokritos* a deux fois fait usage de la locution καλὰ καὶ pour introduire une proposition concessive: I 1099 γιατὶ καλὰ καὶ δὲ μιλεῖς, τὰ μάτια μολογοῦσι et pareillement dans le v. 883. La particule κι καλά se trouve dans *Fortunatos* III 377. Les deux particules sont mentionnées aussi par Jannaris § 1994.

Ce n'est que dans un seul passage que j'ai trouvé l'expression insolite κεῖ πού à la valeur d'une particule concessive. C'est *Erotokritos* I 1959 Κεῖ πού 'χε τὴν παρηγορία, τὸ πῶς δὲν τὰ κατέχει | ὁ Ρῆγας κεῖνα τὰ κουρφά, κι οὐδ' ἔτοιαν ἔγνοιαν ἔχει, | πρικαίνεται κτλ. Je ne connais pas de parallèle pour cet usage et, à ma connaissance, personne n'en a traité.

Dans la Chronique de Morée, j'ai aperçu encore un autre emploi insolite que l'on n'a mentionné nulle part. Ce sont les propositions concessives introduites par πολλάκις (κι) ἀν, resp. πολλάκις νά: *Chron. Mor.* 2712 Πολλάκις ἀν ἔχάσαμεν τὸν τόπον τοῦ Μοσέως, | ἀπὸ τὸ κάστρον Χλουμουτσίου τὸν θέλομεν κερδίσει. *Ibid.* 2510 Κι ὁ βασιλεὺς ὁ κύρης τῆς πολλάκις κι ἀν χολιάσῃ | καὶ βαρεθῆ τὸ τίποτε, πάλε νά τὸ ἀγαπήσῃ. L'auteur de la variante plus récente a évité cette expression et nous lisons dans le manuscrit P: ἀν ἔναι καὶ χολιάσῃ. Le troisième exemple se trouve dans le v. 7896. Πολλάκις δὲ ὁ πρίγκιπας νά ξτον εἰς ἄλλον τόπον | καὶ νά ξθελεν νά ἔβολεν ὀκάποιον ἄλλον δικαῖον του | νά παραλάβῃ τῶν λιτίων τὰ ὄμάτζια ὅπου χρεωστοῦσιν, | οὐδὲν χρεωστοῦν οἱ ἀνθρώποι οἱ λίζιοι τοῦ Μορέως κτλ.

Pour compléter l'énumération, je veux mentionner encore la particule μχάρι empruntée à l'italien et employée dans *Fortunatos* IV 228.

²²⁾ Παπαδόπουλος, o. c., p. 34; Psaltes, o. c., p. 43.

6° LES INTERROGATIONS INDIRECTES.

Je ne les mentionne ici que parce qu'on peut les introduire aussi à l'aide de l'une ou de l'autre des particules qui servent autrement à introduire les propositions conditionnelles. Dans le grec classique, c'est la particule *εἰ*. Les derniers exemples s'en trouvent dans le poème *Digenis Akritas*, une fois même ensemble avec *ἄντι*: V 1730 s. Φχνέρωσέ με, κόρη μου, εἰ ἔχεις με 'ς τὸν νοῦν σου, | ἀν μὲ φιλῆς κατὰ πολλά, γυναῖκα νὰ σὲ πάρω.

Pour la particule *ἐάν* il n'y a que peu d'exemples. Excepté dans deux passages de l'ouvrage de Léontios (50, 14 et 87, 10), on la trouve encore dans *Chron. Mor.* 7476 ss.; dans le deuxième membre de ce dernier passage, l'auteur emploie la particule *ἄν* (peut-être des raisons métriques y jouent aussi leur rôle).

Chez Léontios, la particule *ἄν* ne se trouve pas encore, tandis que plus tard c'est la particule le plus fréquemment employée.

Dans les drames crétois, les interrogations indirectes sont enfin introduites aussi par les diverses formes prolongées de *ἄν* qui servent d'habitude à introduire les propositions conditionnelles. Ainsi j'ai noté *ἄν εἰν καὶ* dans *Erotokritos* V 639 καὶ λιγωμάρα τοι δίδε τὸ γλήγορο νὰ μάθη, | *ἄν εἰν καὶ ζῆ ὁ Πωτόκριτος* γῆ πόθινε καὶ χάθη; *ἄνε καὶ* dans *Fortunatos* IV 57, VII 755, *ἄν εἰ καὶ* dans *Fortunatos* II 467, *ἄν εἴναι καὶ* dans *Erotokritos* I 1718 et *ibid.* V 722.

Comme c'est le cas dans les propositions conditionnelles, on ne trouve l'expression *ἄνισως καὶ* que dans *Fortunatos*, p. ex. V 207 ... καὶ τὸ ζιμὺ δις κατέχω | *ἄνισως καὶ συβάζεται* δλοι ν' ἀνταμωθοῦμε et de même encore dans VI 523 et dans *Interm. III* 122.

La place de l'ancienne particule *ἢ* dans les interrogations bipartites peut être occupée par la particule *καὶ*, p. ex. *Chron. Mor.* 7665 ... ἐρώτησα ἐτότε τὸν μιστρὸν Νικόλα, | *τὸ τι ἐζήτει εἰς τὴν κούρτην* μου καὶν χάριταν καὶν δίκαιον (le manuscrit P y présente *ἢ*) et pareillement *ibid.* 7711.

Ljubljana.

Erika Mihevc-Gabrovec.